

Florilège entomologique

par Jacques d'Aguilar

Jean de La Fontaine [1621-1695]

Les frelons et les mouches à miel

Auteur des *Contes et nouvelles*, ce sont surtout ses *Fables* qui lui assurèrent un succès qui ne s'est pas démenti. De cet ensemble de douze livres (paru de 1668 à 1694), en partie inspiré d'Ésope et de Phèdre, analysons le bestiaire entomologique du fabuliste.

Livre I : la cigale et la fourmi ; les frelons et les mouches à miel - *Livre II* : l'aigle et l'escarbot ; le lion et le moucheron ; la colombe et la fourmi - *Livre IV* la mouche et la fourmi - *Livre VII* : le coche et la mouche - *Livre VIII* : l'homme et la puce ; *Livre XII* : le renard, les mouches et le hérisson.

Sa prédisposition à l'observation et sa charge de "Maître des eaux et forêts" ont apparemment favorisé le choix des sujets. Le critique Hippolyte Taine rapporte cette anecdote : "La Fontaine, qui dînait chez M. Harvey, s'attarda un jour et n'arriva qu'à la nuit. Il s'était amusé à suivre l'enterrement d'une fourmi jusqu'au lieu de sa sépulture, puis il avait reconduit les gens du cortège à leur tanière" et il conclut "Il a donc aimé et observé les animaux et son livre est une galerie de bêtes aussi bien que d'hommes".

La première fable, la plus connue, met en scène des insectes et La Fontaine choisira lui-même de placer la cigale et la fourmi, à l'entrée de son recueil. Certes, notre auteur n'est pas entomologiste et J.-H. Fabre se plaira à pourfendre le fabuliste et ses illustrateurs, en lui consacrant le chapitre XIII du tome V des *Souvenirs entomologistes* pour "réhabiliter la chanteuse calomniée" qu'il conclura par un poème provençal plus proche de la réalité scientifique. Eh bien ! lisez maintenant cette sélection de quelques fables.



À l'œuvre on connaît l'artisan
 Quelques rayons de miel sans maître se trouvèrent
 Des frelons les réclamèrent ;
 Des abeilles s'opposant,
 Devant certaine guêpe on traduisit la cause.
 Il était malaisé de décider la chose :
 Les témoins déposaient qu'autour de ces rayons
 Des animaux ailés, bourdonnants, un peu longs
 De couleur fort tannée, et tels que les abeilles,
 Avaient longtemps paru. Mais quoi ! dans les frelons
 Ces enseignes étaient pareilles.
 La guêpe, ne sachant que dire à ces raisons,
 Fit enquête nouvelle, et, pour plus de lumière,
 Entendit une fourmilière.
 Là point n'en put être éclairci.
 De grâce, à quoi bon tout ceci ?
 Dit une abeille fort prudente.
 Depuis tantôt six mois que la cause est pendante,
 Nous voici comme aux premiers jours.
 Pendant cela le miel se gâte.
 Il est temps désormais que le juge se hâte
 N'a-t-il point assez léché l'ours ?
 Sans tant de contredits, et d'interlocutoires,
 Et de fatras, et de grimoires
 Travaillons, les frelons et nous
 On verra qui sait faire, avec un suc si doux,
 Des cellules si bien bâties.
 Le refus des frelons fit voir
 Que cet an passait leur savoir
 Et la guêpe adjugea le miel à leurs parties.

Plût à dieu qu'on régâlât ainsi tous les procès
 Que des Turcs en cela l'on suivit la méthode !
 Le simple sens commun nous tiendra lieu de code ;
 Il ne faudrait point tant de frais :
 Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge
 On nous mine par des longueurs :
 On fait tant, à la fin que l'huître est pour le juge,
 Les écailles pour les plaideurs.

La colombe et la fourmi

L'autre exemple est tiré d'animaux plus petits.
Le long d'un clair ruisseau buvait une colombe,
Quand, sur l'eau se penchant une fourmi y tombe
Et dans cet océan on eût vu la fourmi
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La colombe aussitôt usa de charité :
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,
Ce fut un promontoire où la fourmi arrive.
Elle se sauve. Et là-dessus
Passe un certain croquant qui marchait les pieds nus
Ce croquant, par hasard, avait une arbalète.
Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus,
Il le croit en son pot et déjà lui fait fête.
Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,
La fourmi le pique au talon.
Le vilain retourne la tête :
La colombe l'entend, part, et tire de long.
Le souper du croquant avec elle s'envole
Point de pigeon pour une obole.

La mouche et la fourmi

La mouche et la fourmi contestaient de leur prix.
Ô Jupiter ! dit la première,
Faut-il que l'amour-propre aveugle les esprits
D'une si terrible manière,
Qu'un vil et rampant animal
À la fille de l'air ose se dire égal
Je hante les palais, je m'assieds à la table
Si l'on t'immole un bœuf, j'en goûte devant toi
Pendant que celle-ci, chétive et misérable,
Vit trois jours d'un fétu qu'elle a traîné chez soi.
Mais, ma mignonne, dites-moi,
Vous campez-vous jamais sur la tête d'un roi,
D'un empereur ou d'une belle ?
Je le fais et je baise un beau sein quand je veux ;
Je me joue entre des cheveux ;
Je rehausse d'un teint la blancheur naturelle
Et la dernière main que met à sa beauté
Une femme allant en conquête,
C'est un ajustement des mouches emprunté.
Puis allez-moi rompre la tête
De vos greniers. - Avez-vous dit ?
Lui répliqua la ménagère
Vous hantez les palais ; mais on vous y maudit.
Et quant à goûter la première
De ce qu'on sert devant les dieux,
Croyez-vous qu'il en vaille mieux ?
Si vous entrez partout, aussi font les profanes.
Sur la tête des rois et sur celle des ânes
Vous allez vous planter ; je n'en disconviens pas,
Et je sais que d'un prompt trépas
Cette importunité bien souvent est punie.
Certain ajustement, dites-vous, rend jolie
J'en conviens : il est noir ainsi que vous et moi.
Je veux qu'il ait nom mouche : est-ce un sujet pour quoi
Vous fassiez sonner vos mérites ?
Nomme-t-on pas aussi mouches les parasites ?
Cessez donc de tenir un langage si vain

N'ayez plus ces hautes pensées.
Les mouches de cour sont chassées
Les mouchards sont pendus, et vous mourrez de faim
De froid, de langueur, de misère,
Quand Phœbus régnera sur un autre hémisphère.
Alors je jouirai du fruit de mes travaux
Je n'irai, par mont ni par vau, m'exposer au vent, à la pluie
Je vivrai sans mélancolie : Le soin que j'aurai pris de soins
m'exemptera.
Je vous enseignerai par là
Ce que c'est qu'une fausse ou véritable gloire.
Adieu ; je perds le temps : laissez-moi travailler
Ni mon grenier, ni mon armoire ne se remplit à babiller.



Le renard, les mouches et le hérisson

Aux traces de son sang un vieux hôte des bois,
Renard fin, subtil et matois,
Blessé par des chasseurs et tombé dans la fange,
Autrefois attira ce parasite ailé
Que nous avons mouche appelé.
Il accusait les dieux, et trouvait fort étrange
Que le sort à tel point le voulût affliger,
Et le fit aux mouches manger.
Quoi ! se jeter sur moi, sur moi le plus habile
De tous les hôtes des forêts !
Depuis quand les renards sont-ils un si bon mets ?
Et que me sert ma queue ? Est-ce un poids inutile ?
Va, le ciel te confonde, animal importun
Que ne vis-tu sur le commun.
Un hérisson du voisinage
En mes vers nouveau personnage,
Voulut le délivrer de l'importunité
Du peuple plein d'avidité :
Je les vais de mes dards enfile par centaines,
Voisin renard, dit-il, et terminer tes peines.
Garde-t-en bien, dit l'autre ; ami, ne le fais pas.
Laisse-les, je te prie, achever leur repas.
Ces animaux sont sours ; une troupe nouvelle
Viendrait fondre sur moi, plus âpre et plus cruelle.
Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas
Ceux-ci sont courtisans, ceux-là sont magistrats.
Aristote appliquait cet apologue aux hommes.
Les exemples en sont communs.
Surtout au pays où nous sommes.
Plus telles gens sont pleins, moins ils sont importuns.

Dans la prochaine livraison d'*Insectes* : Victor Hugo